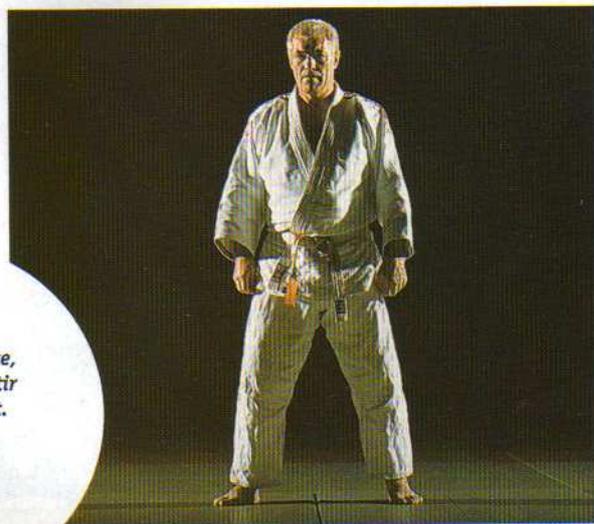
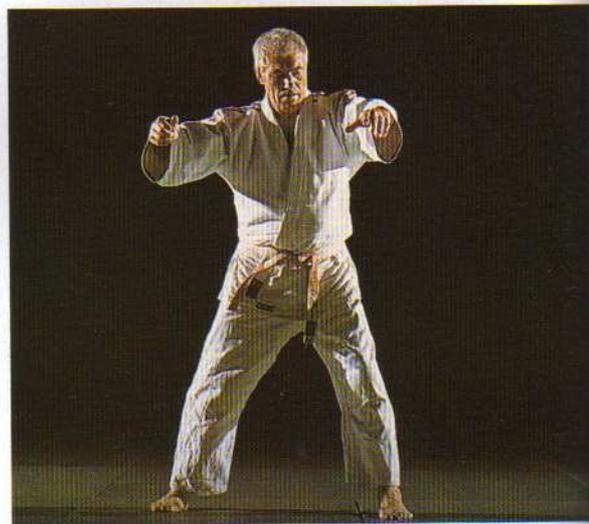


Jacque Le Berre est une figure majeure du judo français. Combattant admiré et redouté, expert amoureux du judo, exemplaire par son comportement sur le tapis comme en dehors... s'il doit beaucoup au judo français, le judo français lui doit tout autant. Rencontre avec un gardien du temple. ➔ E. Charlot

LE BERRE le perfectionniste



« Je regarde, je répète, mon corps doit sentir chaque mouvement. Le geste parfait, c'est essentiel. »



MOISSONNAGE ET LUTTE BRETONNE

Petit, je ne parlais que le Breton. J'ai appris le Français à six ans à l'école et quand on est monté à Paris, en 45, cela nous a fait tout drôle. On revenait l'été. L'année de mes 17 ans, j'ai commencé les moissons à 72 kilos je les ai finis à 82 kilos. J'avais pris dix kilos de muscles ! On prenait les travaux les plus durs, c'était le battage, il fallait soulever la paille, monter les escaliers, la mettre en tas... Et on mangeait bien ! Mes trois frères et moi pratiquions la lutte bretonne et nous avons tous les trois été champions du Finistère [J. Le Berre a aussi été champion de Bretagne, ndlr]. J'ai toujours

bien différencié la lutte bretonne du judo. Par exemple je faisais harai-goshi, mais différemment. Les deux m'ont toujours plu...

LA PÂTISSERIE ET LE JUDO

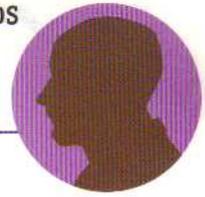
Quand je rentrais chez moi, j'allais aider à la pâtisserie. Je n'avais pas commencé le métier mais j'aimais ça. Normalement je devais entrer dans la plus grande pâtisserie de Paris, chez Potel et Chabot, mais mon père a eu besoin de moi. J'ai été très déçu. J'aurais appris le métier comme nulle part ailleurs et je sentais qu'il fallait que je passe par là pour atteindre l'excellence. Je voulais apprendre des meilleurs ! Mais si j'avais dû suivre cette voie,

je n'aurais peut-être pas fait de judo...

Quand je vois s'exprimer les grands experts, j'ai toujours la même émotion. Le bagage technique, le geste parfait, c'est l'essentiel...

UNE MÉTHODE

J'ai commencé le judo en janvier 53, le 11 janvier. C'est ce qui est marqué sur mon passeport. Mon professeur de judo était Roger Arbus. À l'époque, on travaillait selon la méthode Kawaishi. Le professeur faisait surtout la gymnastique. Après, la technique, on la répétait entre nous. Pendant un quart d'heure on travaillait les techniques

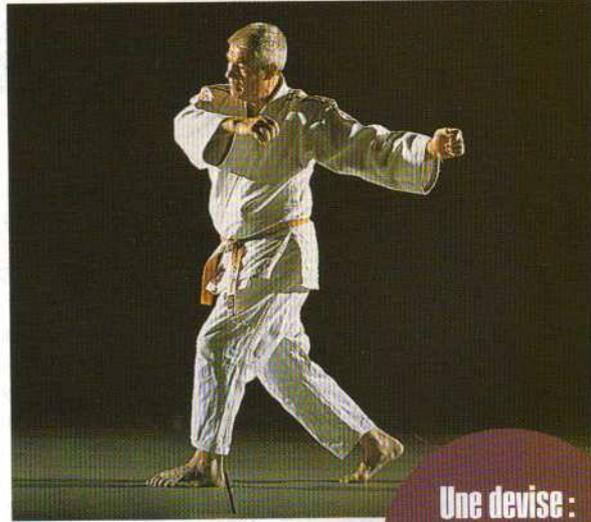
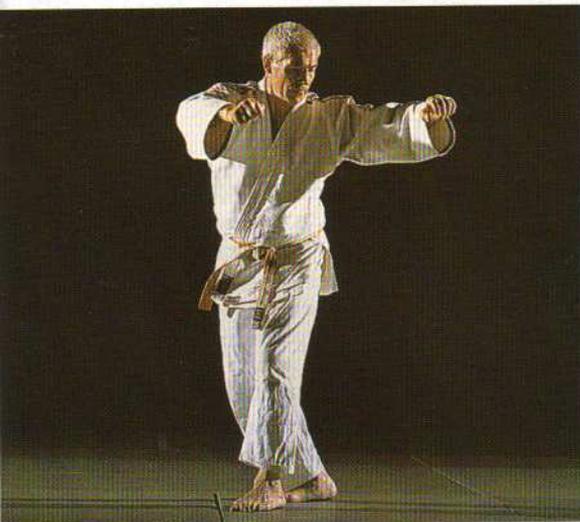


Parcours



Posture bien droite, regard bleu limpide, Jacques Le Berre, 66 ans, se prête amicalement au jeu de l'interview, plus soucieux sans doute de rendre service que de se mettre en avant. Pas de grandiloquence en effet, mais quelque chose de la rusticité de sa Bretagne natale. Ses mots tranquilles rendent plus justice à sa modestie profonde qu'à son rôle essentiel dans le judo français. Il ne se cache pas, simplement il ne s'étonne pas lui-même et rien ne semble lui paraître vraiment digne d'être relevé... sauf ses propres limites. Pourtant, ils sont nombreux à avoir été marqués profondément par cet homme exceptionnel. Ceux d'abord qui rencontrèrent sur le tapis ce combattant considéré comme l'un des meilleurs techniciens de sa génération, gaucher flamboyant aux fauchages et aux balayages diaboliques, plusieurs fois champion de France toutes catégories, champion d'Europe en 1963, sélectionné dans la première équipe olympique de 1964. Ceux ensuite qui l'ont connu entraîneur de l'équipe de France, instructeur au Bataillon de Joinville, formateur, l'un des hommes les plus respectés dans ce rôle, maître absolu du décalage et de l'entrée en cercle, admiré par ceux qu'il projetait inlassablement sur le même geste pour leur apprendre quelque chose et capable, à quarante-cinq ans encore, d'aller à l'entraînement à l'INSEP faire briller son judo d'exception face aux champions du moment. Ceux enfin qui l'ont connu en cadre de l'Ecole française, patriarche du judo français balayant tranquillement le tapis d'entraînement avant la séance, spécialiste incomparable du kata et instructeur toujours soucieux de perfection. Jacques Le Berre est aujourd'hui 8^e dan, mais ne s'en sent pas digne. Pas encore. Plus tard peut-être, avec un peu de travail en plus... Qui d'autre que lui pourtant ? Il a œuvré toute sa vie à la progression du judo français, n'oubliant jamais d'être son premier élève sur le tapis, inlassable amoureux du beau geste, du grand judo, et l'un de ses défenseurs les plus accomplis. Dans ces pages, les mots tout en simplicité d'une des silhouettes les plus dignes et les plus fortes du judo français. Entre les lignes.. tout le reste.

CHARLOT



PHOTOS: CORBIS-TEMPSPORT

Une devise :
ne jamais
tricher

de self-défense, et puis après on passait au judo. On connaissait toutes les techniques et en randori on essayait tout. J'aimais bien cette méthode. En tout cas, c'est comme cela que j'ai été formé. Il faut dire que dans le club, il y avait aussi Guy Verrier, champion d'Europe, et d'autres qui étaient excellents. On apprenait en pratiquant avec les anciens. Avec trois entraînements par semaine, je suis devenu champion de France juniors en deux ans et deux mois.

EN FINALE DES «FRANCE»

Après mon titre juniors, j'ai eu trois ans de passage à vide. Je suis entré au Bataillon de Joinville grâce

à mon titre... Au bout de six mois à me faire casser la figure, il y a eu les championnats de France toutes catégories. Je gagne le premier combat, le deuxième, puis le troisième. En quart de finale je bats Henri Courtine, un grand champion, entraîneur de l'équipe de France ! En demi-finale, je bats Dessailly, un gars du Bataillon qui jouait avec moi depuis le début de l'année. Dans ma tête, j'entendais une voix qui me disait: tu vas gagner il ne peut rien te faire. Je n'y croyais pas moi-même. Il me fait okuri-ashi-barai, je monte je me rattrape sur la main, je reviens sur mes pieds et je lance o-soto-gari, ippon ! Je me suis retrouvé

en finale contre Bernard Pariset et je me demandais encore ce que je faisais là. Aux championnats des premiers dan, je suis monté en finale encore. J'ai fait les championnats d'Europe et j'ai fini deuxième. Mon passage à vide était fini.

LES RUSSES !

À l'époque, la France dominait. Quand on allait faire des rencontres face à certains pays, on se faisait des défis: Je vais marquer sur cela à tel moment du combat... Les Russes ont débarqué en 1962 ou 1963. Ils sont arrivés du jour au lendemain.

On était assommé. Moi, je voyais à peu près de quoi il était question, cela ressemblait

à la lutte bretonne. Et dans ma catégorie, on était à peu près tranquille avec Lionel [Grossain, ndr], mais les poids légers étaient forts et les poids lourds étaient intouchables. C'était un ippon à chaque fois. Avec le sambo, leur système de lutte, ils avaient de l'avance...

TOKYO 64

La première fois que je suis allé au Japon, c'était pour les Jeux olympiques. C'est un bon souvenir... Pour tout ce que j'y ai



Avec Jean-Luc Rougé, Didier Janicot et quelques autres pour partager une grande passion... la belote!



appris, mais pas pour les Jeux eux-mêmes ! Le Japon, c'était un autre monde. Par exemple, le chauffeur du car qui nous amenait à l'université où nous nous entraînions mettait le kimono... C'était le 10000^e ou le 20000^e japonais et il me jetait dans tous les coins ! Avec les Japonais, on était loin du compte. En fait, je ne sais pas si on était vraiment si loin que cela... il aurait suffi de peu de choses.

LES MODÈLES

Comme je faisais l'école des cadres, je servais de partenaire. Il y avait Pelletier, Courtine, Pariset qui montraient, et moi je tombais. Quand on est Uke, les sensations on les prend. À l'INSEP, il y avait de nombreux Japonais Fukami, Itto, Matsumoto, Okumi, Hirano... On travaillait avec eux. Fukami faisait tout. C'est sans doute lui qui m'a le plus impressionné et avec lequel je me suis le plus amusé. Et chez les étrangers européens, il y avait Peter Snidjers, le Néerlandais. Un judo formidable, élégant, aérien. C'était une époque de découverte. Ishiro Abe avait donné le ton en amenant un judo qu'on ne connaissait pas, Guy Pelletier et ses élèves amenaient aussi quelque chose. Ensuite il y a eu Courtine. C'était un peu mon modèle.

ÊTRE ENTRAÎNEUR

Je suis passé entraîneur en 1963 avec André Bourreau, Lionel Grossain, Michel Lesturgeon... En fait, cela ne nous changeait pas beaucoup. On faisait juste l'échauffement en plus ! On faisait comme on avait appris avec les Japonais. Beaucoup d'uchi-komi en déplacement, sur place,

et après, beaucoup de randori. Les randori, c'était l'entraînement.

FORMATEUR DE PROFESSEURS

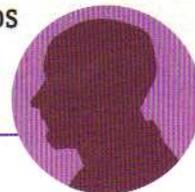
Je me suis rapidement occupé des professeurs. Pas vraiment par tempérament, mais parce que les autres, cela ne les intéressait pas trop ! Mais petit à petit, je me suis fait un plan intérieur et quand un professeur me demandait comment faire ci ou ça, j'ai commencé à savoir quoi dire. J'aimais apprendre. En fait, je copie beaucoup. Je regarde, je répète. Après mon corps doit le sentir. Par exemple, Courtine m'avait montré un balayage et pendant un an et demi je l'ai travaillé tous les jours, bêtement, sans le sentir. Et puis on a fait un France-Hollande, le gars me passe devant et je me dis en le balayant : « voilà ce que je cherche depuis un an et demi ». Je ne l'ai jamais perdu. Aujourd'hui, même si mes genoux de m'autorisent plus à grand-chose, je regarde, je prends des repères. Malheureusement, quand on ne peut plus faire, il y a

beaucoup de choses qu'on oublie. Parfois je me dis : « ah oui, c'est vrai, je savais faire ça... ». Mais tant que je peux venir sur le tapis et être utile, cela me va. Quand ce ne sera plus le cas, je viendrais regarder !

LES KATA, UNE SACRÉE HISTOIRE...

C'est Pierre Roussel, un grand professeur de l'époque, qui me les a appris. Il lui fallait un partenaire ! J'avais 28, 29 ans, cela ne me plaisait pas trop, mais j'ai appris. Koshiki-no-kata, ju-no-kata, itsutsu-no-kata... Au bout de quelques mois je mélangeais un peu tout et je me faisais engueuler. Parfois je ne savais même plus dans quel kata j'étais ! Une fois, j'ai été choisi pour être le partenaire de maître Ishiro Abe dans le nage-no-kata lors d'une démonstration à Bruxelles. Comme il ne me connaissait pas, j'avais rendez-vous pour un test. Ishiro Abe m'a pris, et il m'a fait uki-otoshi, la première technique du nage-no-kata et il a dit : « ça va ». Sur une chute, il avait jugé. On avait fait 1000 kilomètres aller-retour pour faire une technique et s'entendre dire que c'était bon !

Un idéal :
chercher
le ippon !



Une conception du combat

« À 16, 17, 18 ans, je m'entraînais comme un fou. Je ne sais pas si les sport-études s'entraînent comme nous nous entraînions à l'époque ! On faisait ce qu'on pouvait, mais on y allait fort ! Avec beaucoup d'intensité, mais aussi beaucoup d'ouverture. Je tournais beaucoup à l'entraînement. C'est très important. Ce qu'il faut c'est faire tomber l'autre. Si il est plus fort que nous, chouette ! On va attaquer. S'il est moins fort, bon, on travaille pour lui.

Si on se met au niveau du partenaire, on peut toujours travailler fort. Bien sûr, si je fais dix kilos de plus et que je m'oppose avec la force, cela ne sert à rien. Je ne peux pas travailler. Si je ne mets pas les bras, je vais essayer d'être plus rapide que lui, je vais le suivre dans son rythme. Si je mets les bras, je ne vais pas pouvoir essayer de le suivre, parce que je ralentis tout. Il ne faut pas ralentir. S'il est très rapide il faut être très rapide aussi. Ce n'est pas grave si on tombe. En compétition, c'est autre chose, il faut essayer de gagner. Mais en trouvant le trou, en créant l'opportunité... Par principe, on travaillait droit. Maintenant, c'est vrai, on travaille penché, on prend appui sur le partenaire pour le contrôler. Pour moi c'est une erreur puisque dès l'instant où l'on cherche à attaquer, on est obligé de relâcher. Donc on donne l'indication à nos partenaires qu'on va attaquer. Bien droit, on va pouvoir attaquer sans « téléphoner », sans qu'il puisse sentir ce qu'on va faire. Défensivement, je ne sais pas... Moi, je défendais debout, en cassant l'attaque de l'adversaire avec les hanches et avec des esquives. La posture droite permet ça.

En judo, il faut chercher le ippon. Le ippon, c'est l'idéal, le geste parfait. C'est cela le sens de notre étude en judo, comme dans la vie peut-être. Si j'avais quelque chose à dire aux autres, ce serait cela : cherchez toujours le ippon ! J'ai sans doute perdu parfois pour ne pas avoir su fermer le jeu. Si je menais d'un waza-ari, j'allai chercher le ippon. Parce que pour moi, un waza-ari, ce n'est pas une victoire. Je n'étais pas là pour bloquer pendant cinq minutes. J'avais mis un waza-ari, il ne restait plus qu'à en mettre un deuxième, ou un ippon derrière, comme cela le combat était fini ! Je n'étais pas trop tactique, je ne m'économisais pas, ma philosophie : pourquoi rester cinq minutes sur le tapis alors que cela peut être fini en quelques secondes ? De toute façon, je ne me voyais pas rester là à rien faire. Pour moi, gagner d'un shido n'a aucun intérêt. J'ai peut-être perdu quelques médailles, mais je ne regrette rien. Il faut prendre le risque. Et j'ai aussi fini des combats par ippon, alors que je ne serais peut-être pas allé au bout ! Être sur l'attaque, c'est tout simplement plus agréable. Produire un judo défensif, négatif, c'est tellement ennuyeux ! Et quand je montais sur un tapis, j'étais sûr de marquer. Et aujourd'hui, il me reste quelques éléments utiles pour les autres... »

LE GESTE JUSTE, UNE QUÊTE

Ce que j'aime dans les kata, c'est la notion de perfection. J'aime l'idée qu'on puisse ne faire aucune erreur dans quelque chose. Ce n'est pas possible, mais c'est intéressant d'essayer. Et j'aime apprendre aux autres, les aider à avoir un examen, à progresser. Il faut que les gens réussissent ! Perfectionniste ? Je me place un peu dans cette catégorie-là... Les autres aussi sûrement. Tant que ce n'est pas parfait, je ne lâche pas ! J'ai du mal à dire que c'est bien. Mais je pousse les gens, je les fait bosser si ils le veulent. On a besoin de judokas qui savent et ceux qui enseignent doivent savoir mieux que les autres. C'est une responsabilité collective. La question n'est pas de savoir si il y a une vérité mais de progresser et de connaître.

LE RESPECT DU PARTENAIRE

Avec le ippon, on démontre qu'on peut projeter sur le dos un adversaire sans qu'il se fasse mal. C'est très important cela. Le respect de l'adversaire, c'est quelque chose qui s'est un peu

perdu. Les coachs n'ont plus cette notion en tête. On entend même parfois certains crier : « *il est blessé, tu as gagné !* ». Si c'est ça le judo, alors j'arrête ! On n'a pas le droit de faire mal en judo. On est deux au club, si l'autre se blesse, on se retrouve seul. Le partenaire, c'est sacré ! L'adversaire aussi. Il y a longtemps, je faisais un combat en lutte bretonne, avec un camarade, adversaire pour l'occasion. Sur un mouvement de contre, il m'a poussé au sol sur les cervicales et je me suis fait mal. Je l'ai senti pendant trois ans, et encore maintenant, quand je suis fatigué, je retrouve cette douleur. C'était le 19 juillet 1955. J'ai revu cet ami il y a deux ans, et dans la conversation, il m'a demandé si je me rappelais de ce combat et ce qu'il avait fait. J'en avais gardé des traces dans mon corps, lui il en avait gardé des traces dans la tête. Cinquante ans plus tard, ces traces sont encore présentes. Ce sont des choses importantes. Aujourd'hui j'ai l'impression que les jeunes ne le savent pas, qu'on ne leur explique pas bien. Il ne faut pas perdre de vue l'essentiel. ■